



Le soldat : Dispensé, soutien de famille.

Incorporé au 9° RI le 14 novembre 1900. Rappelé à l'activité par décret de mobilisation générale du 1^{er} août 1914.

Tué à l'ennemi à Wytchaete le 16 novembre 1914.

Sa famille : Né le 19 janvier 1880 à Puy-l'Evêque, fils de Jean Pierre Lapeyre, plâtrier et de Catherine Frankowski. Il était domicilié à Puy-l'Evêque et avait épousé le 20 Janvier 1908, à Luzech, Eugénie Eléonore Delvic. Il avait les cheveux bruns le front ordinaire le nez moyen le visage ovale et mesurait 1m 63.

Le 16 novembre 1914 au 15° RIExtrême fatigue des hommes privés de sommeil depuis douze jours, vivant dans une alerte perpétuelle et sous un bombardement véritablement effrayant dans l'encadrement insuffisant par suite des pertes subies.



Source : Collection B.D.I.C. [🔗](#)

Imprimerie F. Cocharaux

1920

15^e REGIMENT D'INFANTERIE

(1914-1918)

Le 9 août 1914, le 15^e débarquait à Mirecourt, pour faire partie de la II^e Armée, commandée par le général de Castelnau. Le 11 août, le régiment commence sa marche en avant, en direction de la vallée de la Moselle et de la vallée de la Mortagne ; le 18, il franchit la frontière à droite d'Avricourt et se porte à Diane-Capelle. Sa mission est de couvrir le flanc droit du XVI^e C.A., chargé de lui-même de couvrir la II^e Armée vers l'est, sur le canal des Houillières. Placé à l'extrême-gauche de la II^e Armée, le 15^e entre en liaison avec le VIII^e Corps, placé lui-même à l'extrême-gauche de la VIII^e Armée qui, sous les ordres du général Dubail, descend des hauteurs du Donon dans la direction de Sarrebourg.

La II^e Armée, attaquée le 20 août sur le canal des Salines et de Morange, et la 1^{ère} Armée, qui n'a pu franchir la Sarre, doivent, l'une et l'autre, battre en retraite, pressées par la VI^e Armée allemande sous les ordres du prince Ruprecht, Kronprinz de Bavière.

Le 15^e doit repasser la frontière ; le 21 au soir, il est aux abords de Lunéville ; le 22, plus en arrière, à Franbois ; l'espoir de contenir les lourdes masses ennemies qui débouchent de la forêt de Moudon est vain : le Kronprinz de Bavière, maître de Lunéville, avance vers la trouée de la Moselle entre Bayon et Charmes.

L'armée française continue son recul ; les Bavarois qui viennent de s'emparer de Garbeviller sont maîtres de Rozelieures, où ils organisent rapidement leurs tranchées qui dissimulent de hautes avoines. La manœuvre allemande dévoile, dans son ensemble, toute sa menace, si elle arrive à disjoindre, à séparer l'Armée de Lorraine de l'Armée des Vosges ; c'est, par la trouée élargie, la ruée sur Nancy, le pivot autour duquel le général Joffre opère la retraite méthodique des armées françaises, ébranlées ; c'est la victoire de la Marne compromise déjà dans ses possibilités.

C'est à cette minute angoissante et lourde d'avenir que, pour la première fois, le 15^e régiment d'infanterie est jeté tout entier dans la bataille. Nous ne pouvons plus reculer, l'ennemi doit être arrêté, le général de Castelnau ne veut pas qu'il passe. Le 25 août, à 2 heures du matin, le 15^e reçoit l'ordre de se diriger sur Borville pour être mis à la disposition du général commandant la 64^e brigade, qui commande le groupement de Borville (quatre bataillons des 233^e et 230^e d'infanterie, le 143^e régiment d'infanterie, deux groupes d'artillerie).

Il faut reprendre Rozelieures. Une première attaque exécutée à 9 heures par quatre bataillons des 230^e et 233^e RI vient d'échouer. A midi, le 15^e RI reçoit l'ordre de se porter à l'attaque ; trois groupes d'artillerie le soutiennent ; le 143^e RI et des éléments du VIII^e C.A. doivent appuyer le mouvement sur la droite.

Le 15^e, formé en colonne de régiment sur la croupe située au sud-est du village de Borville, se porte à l'attaque.

Alignés dans un ordre parfait, comme pour la manœuvre, les sections s'élancent d'un bond sur un vaste glacis absolument dénudé et très découvert, qui couvrent une profondeur d'environ trois kilomètres. Les bataillons, cibles apparentes et faciles, sont immédiatement soumis à des rafales d'artillerie d'une violence extrême, qui trouent les rangs ; en même temps, une vive fusillade fait subir de grosses pertes ; le nombre des blessés est considérable. Un grand nombre d'officiers sont tués ou blessés. Les pertes sensibles semblent un moment briser l'élan de l'attaque ; désemparés, un certain nombre d'hommes dont les chefs viennent d'être tués se portent vers le bois de Lalou. L'ennemi, dissimulé dans ses tranchées, caché par les hautes avoines, continue son puissant feu ; le Français, qui aime voir son adversaire en face, subit pour la première fois le malaise profond que donne cet ennemi que les yeux cherchent et ne trouvent pas. Les lignes françaises n'ont cependant pas reculé. Des compagnies décimées, méthodiquement se reforment.

L'ascendant de nombreux sous-officiers, officiers de demain, cristallise en un désir de victoire la rage et la volonté des hommes surpris, mais sans peur.

Les cœurs répondent à l'appel des chefs. Soudain, vers 18 heures, les sections se dressent et s'avancent légères et résolues à tout ; elles franchissent la petite rivière de l'Euron et progressent résolument sur le village de Rozelieures ; la pente qui y mène est grave. L'ennemi a fui, laissant de nombreux morts et blessés ; le village de Rozelieures est conquis par le 15^e RI. Entraînés par l'élan des bataillons du 15^e RI, le 143^e RI et les éléments qui, avec lui, ont appuyé l'attaque sur la droite, se portent sur la nouvelle ligne.

Battus, refoulés, les Bavarois se replient sur la rive gauche de la Mortagne. La prise de Rozelieures par le 15^e RI marquait sur le front de la II^e Armée l'arrêt définitif de l'avance allemande ; le général de Castelnau pouvait réaliser la défense du Grand Couronné de Nancy, et permettre par la résistance invincible de ses troupes le mouvement libérateur de l'armée française tout entière. La journée du 25 août avait été sévère pour le 15^e RI ; six officiers étaient tués, quinze blessés, dont le lieutenant-colonel **BEUVELOT**, commandant le régiment, ainsi que deux chefs de bataillon ; les pertes étaient de six cent trente-trois hommes. Tous avaient rivalisé d'entrain et d'ardeur en cette journée victorieuse et décisive du 25 août, et le colonel **BEUVELOT** citait en ces termes à l'ordre du régiment n°91, du 1^{er} septembre 1914, tout le personnel médical :

« Le lieutenant-colonel commandant le R.I. cite à l'ordre du régiment le personnel médical du 15^e R.I. : médecins, infirmiers, brancardiers, pour le zèle et le dévouement absolu dont il a fait preuve depuis le commencement de la campagne. Chaque fois que le régiment a été engagé, tous les blessés ont été relevés et pansés, la plupart du temps sous le feu et dans un délai minimum. C'est grâce à cette abnégation constante, que le régiment a la grande consolation de ne pas laisser de blessés aux mains de l'ennemi. En outre le service médical du 15^e n'a pas hésité à assurer les soins aux blessés des autres corps, notamment le 25 août à Rozelieures et le 5 septembre au bois de Bareth, donnant ainsi un bel exemple de la solidarité qui doit nous unir tous sur le champ de bataille.

« Il cite particulièrement le brancardier **BONHOURS**, 1^{ère} compagnie, tué en assurant son service, le brancardier **BRESSOLES**, 12^e compagnie grièvement blessé, le brancardier **GATINEL**, de la 5^e compagnie, blessé également. »

« Signé : BEUVELOT »

Le 5 septembre, le 15^e R.I. traversait la Mortagne au pont de Fiscal et allait relever les éléments du XV^e C.A. sur la lisière nord-est et ouest du bois de Bareth. Le 5 septembre, au moment où il allait être relevé par le 143^e RI, une attaque ennemie se déclanchait sur le bois de Bareth. Le 15^e est de nouveau engagé dans la lutte jusqu'au moment où le bois de Bareth revint en notre possession. Le capitaine **MONTOU** est tué et le commandant **DUPRAT** blessé. Le régiment se porte alors au village de Clayeures, en réserve de corps d'armée, pour couvrir éventuellement la route de Bayon. Le 13 septembre, le 15^e R.I. avait mission de consolider les positions reconquises au-delà de la forêt de Champenoux, dans les environs de Valhey.

Le 25 septembre, après l'avance allemande sur les Hauts de Meuse et la prise, par l'ennemi, de Saint-Mihiel, le 15^e est en contact dans la Woëvre avec l'ennemi qu'il déloge dans une attaque combinée avec le 143^e R.I. de la crête militaire entre Beaumont et Seicheprey. Le même jour, à 19 heures, le sous-lieutenant **FABRE**, récemment promu, soutenait, à la tête d'un peloton de la 4^e compagnie, un violent combat à la baïonnette dans les rues de Seicheprey, où il venait de pénétrer. Par un ardent corps-à-corps qui dura plusieurs heures, poursuivie dans les rues et jusque dans les maisons, la petite troupe du sous-lieutenant **FABRE** resta maîtresse du village et repoussa plusieurs contre-attaques.

Le 8 octobre, le 15^e est relevé de la région de Lorraine ; après avoir coopéré à la relève des troupes anglaises dans le secteur de l'Aisne, il est dirigé dans le secteur d'Ypres aux environs de Poperinghe. Du 2 au 14 novembre, ce fut pour le régiment, sur le sol boueux des Flandres, une lutte de tous les jours, avec un ennemi supérieur en hommes, en moyens, en organisation. Si les attaques effectuées chaque jour, par des éléments du 15^e R.I., des 16^e et 19^e B.C.P., du 143^e R.I. n'aboutirent pas à refouler les Allemands, elles eurent du moins pour résultat de contenir sur place, par un effort pénible et sanglant, la ruée ennemie. Les 14, 15, 16, 17 décembre, le 2^e bataillon d'abord, puis le 3^e, attaquent les premières lignes allemandes au sud de la route de Vierstratte à Wytschaete et de l'hospice de Wytschaete, progression lente, difficile, et finalement arrêtée, mais où se révélèrent l'audace inébranlable des chefs, et l'endurance héroïque des hommes, à organiser les positions conquises et à tenir. Le nom des commandants **JAZIENSKI** et de **TORQUAT**, que les soldats du 15^e aiment à évoquer, symbolisent ces journées de sacrifice et d'obstination farouche.

Le soldat LAPEYRE Jean Léon est « Mort pour la France » le 16 novembre 1914

Le 16 janvier 1915, le 15^e R.I., est relevé et après un séjour dans la région de Poperinghe et de Montdidier ensuite, il s'embarque le 21 février à destination de la Champagne.

[Http://collections.museumvictoria.com.au/items/1247998](http://collections.museumvictoria.com.au/items/1247998)



Stereograph - «La Grande Guerre, Tranchée dans le Ravin, Wyttschaete», 1914-1918

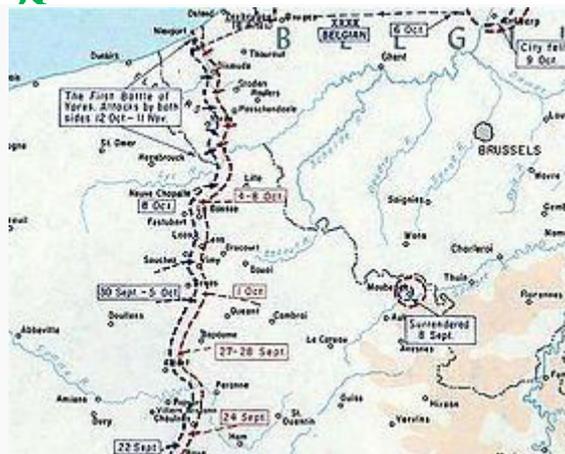
Source: Musées Victoria

Domaine public (Licence en tant que [marque de domaine public](#))

PREMIERE BATAILLE D'YPRES

Wikipedia [↗](#)

Bataille d'Ypres



Carte de la bataille

Informations générales

Date	du 29 octobre au 24 novembre 1914	
Lieu	Flandres	
Issue	Victoire décisive alliée	
Belligérants		
 France	 Empire allemand	
 Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande		
 Belgique		
Commandants		
 Joseph Joffre	 Erich von Falkenhayn	
 Ferdinand Foch	 Albert de Wurtemberg	
 John French	 Rupprecht de Bavière	
 Albert I ^{er} de Belgique	 Gustav Hermann Karl Max von Fabeck	
	 Alexander von Linsingen	
Forces en présence		
 3 989 103 hommes	 5 400 000 hommes	
 163 900 hommes		
 247 000 hommes		
Pertes		
 50 000 à 85 000 tués, blessés ou disparus	 134 315 tués, blessés ou disparus	
 52 395 tués, blessés ou disparus		
 21 562 tués, blessés ou disparus		

Le nom de **bataille des Flandres**, fut la dernière bataille majeure de la première année de la Première Guerre mondiale qui eut lieu à Ypres en Belgique (1914). Elle marque, avec la bataille de l'Yser, la fin de ce que l'on nomma la course à la mer.

Pour les opérations de 1914 de l'armée française, la **bataille de l'Yser** et la **bataille d'Ypres** font partie de la **première bataille des Flandres**.

Situation

Le général Erich von Lindemann, chef d'état-major général, a progressivement renforcé les IV^e et VI^e armées allemandes autour de la ville d'Ypres, tenue par les britanniques, afin de pouvoir gagner les ports de Calais et Boulogne. Sur place, les Allemands jouissent d'une supériorité numérique de 6 contre 1 et disposent de plus d'artillerie moyenne et lourde que les alliés. Mais les Belges et les franco-anglais installent des tranchées. Celles-ci sont, en de nombreux endroits, remplacées par des remblais constitués de sacs de terre, car il n'est pas possible, partout de creuser la terre, étant donné que l'état-major belge est parvenu à faire ouvrir les vannes des digues qui protègent de la mer cette région de polders. Aussi, l'eau inonde-t-elle le théâtre des opérations, plus bas presque partout, que le niveau de la mer. De

plus, les Belges complètent leur système défensif en se servant du remblai d'une ligne de chemin de fer surplombant la plaine. Les Allemands, obligés d'attaquer des troupes retranchées, sont handicapés par l'inondation qui, en plusieurs points, recouvre le sol de plus d'un mètre, ce qui va jouer un rôle important dans la suite des opérations.

Déroulement

20 octobre - Offensive anglaise, en partant d'Ypres, sur Thourout, offensive française en direction de Roulers.

21 octobre - Échec du 3^e corps britannique dans la région de Comines, suspension de l'offensive.

24 octobre - Reprise de l'offensive

29 octobre - Progression des troupes françaises vers la forêt d'Houthulst mais violente attaque repoussée par les anglais à Gheluvelt.

30 octobre - Nouvelle attaque sur la droite des anglais et repli. Arrêt de la progression du 9^e corps du général qui envoie au général Haig trois bataillons de zouaves en renfort.

31 octobre - Le 1^{er} corps anglais est percé mais le général Moussy sauve la situation. Le maréchal French songe à évacuer Ypres.

Entrevue au PC du général d'Urbal de Foch et French.

Reprise de Gheluvelt (2^e régiment du Worcestershire) et de Messines.

1^{er} novembre - Arrivée de Guillaume II à Thielt pour préparer son « entrée » à Ypres : Cinq corps d'armée allemands sur le front de la ville, nouveaux renforts de Joffre à Foch (deux divisions du 20^e CA).

Perte de Messines et Wytschaete, reprise de Wytschaete par la 32^e DI, relève de troupes anglaises par le 19^e CA.

2 novembre - Perte de Wytschaete par les troupes franco-anglaises.

Au sud de Dixmude, progression de l'offensive française.

3 novembre - Dixmude résiste à de nouvelles attaques.

Région de Woumen-Clerkem, immobilisation des unités allemandes par Humbert (32^e CA).

Route du Mont Kemmel barrée par Moussy, Olleris et Bouchez.

Reprise de Wytschaete par la 42^e DI.

5 novembre - Guillaume II quitte les Flandres pour le Luxembourg.

6 novembre - Pour le général d'Urbal, l'offensive ennemie est « brisée ».

10 novembre - Attaque générale allemande.

11 novembre - Prise de Dixmude par l'armée allemande, mais sans débouché.

Les Britanniques, qui subissent le plus fort de l'attaque, parviennent à stopper les Allemands à Ypres.

12 novembre - Les premières neiges laissent présager la fin des mouvements de l'ennemi dont les assauts s'enlisent dans les eaux boueuses face aux alliés accrochés à leurs positions.

15 novembre - Immobilisation des deux partis sur les positions conquises.

C'est le 16 novembre 1914 que tombe, MPF, le soldat Jean Léon LAPEYRE, du 15^e RI.

Opérations de décembre 1914

Malgré la dégradation du temps et le renforcement des défenses allemandes, les Français et les Britanniques lancent une offensive générale depuis la mer du Nord jusqu'à Verdun. Ils pensent, à juste titre, qu'ils sont en supériorité numérique par rapport aux Allemands qui ont dépêché beaucoup de soldats vers le front Est où la résistance russe s'est révélée plus forte que prévu. Mais la bravoure des soldats allemands et l'efficacité de leurs défenses retranchées contraignent les franco-anglais à arrêter leur effort le 14 décembre.

4 décembre - Enlèvement de la Maison du Passeur et prise de Weidendreft (1 km Nord-Ouest de Langemarck) par la 11^e DI.

17 décembre - Prise du cabaret Korteker (20^e CA).

28 décembre - Prise de Saint-Georges.

Deux têtes de pont sont établies sur la rive droite de l'Yser.

La trêve de Noël

À Noël, les soldats du front occidental étaient épuisés et choqués par l'étendue des pertes qu'ils avaient subies depuis le mois d'août. L'ambiance était morose dans les tranchées et les cantonnements de l'arrière. Mais, au petit matin du 25 décembre, les Britanniques qui tenaient les tranchées autour de la ville belge d'Ypres entendirent des chants de Noël provenant des positions ennemies, puis découvrirent que des sapins de Noël étaient placés le long des tranchées allemandes. Lentement, des groupes de soldats allemands sortirent de leurs tranchées et avancèrent jusqu'au milieu du no man's land, où ils appelèrent les Britanniques à venir les rejoindre. Les deux camps se rencontrèrent au milieu d'un paysage dévasté par les obus, échangèrent des cadeaux, discutèrent et jouèrent au football.

Ce genre de trêve fut courant là où les troupes britanniques et allemandes se faisaient face, et la fraternisation se poursuivit encore par endroits pendant une semaine jusqu'à ce que les autorités militaires y missent un frein. Il n'y eut cependant pas de trêve dans le secteur où les Français et les Allemands s'affrontaient.

Résultats et conséquence

La première bataille d'Ypres est un succès pour les Alliés, mais son coût est terrible. Les deux camps s'affairent maintenant à consolider leurs positions en aménageant un système de tranchées qui courront bientôt de la mer du Nord à la frontière suisse.

La Première Guerre mondiale ne dure que depuis six mois et l'étendue des pertes humaines est sans précédent dans l'Histoire. Rien que sur le front occidental, les Français, les Belges et les Britanniques ont perdu plus d'un million d'hommes, dont une grande majorité de Français. Les Allemands comptent environ 675 000 soldats tués, blessés ou disparus au combat.

Sur le front Est, les pertes humaines des deux camps sont encore plus lourdes. Quelque 275 000 Allemands y ont été tués, blessés ou fait prisonniers. Le chiffre atteint un million pour les Austro-Hongrois et 1,8 million pour les Russes. Dans les Balkans, les Austro-Hongrois comptent 225 000 soldats tués, blessés, ou faits prisonniers, tandis que les pertes humaines s'élèvent à 170 000 hommes pour la Serbie.

LA COURSE A LA MER - LA BATAILLE DES FLANDRES

(18 OCTOBRE – FIN 1914)

Merci à Didier LETOMBE

<http://chtimiste.com/batailles1418/course%20a%20la%20mer%20flandre>



LA BATAILLE DE L'YSER

Les Flandres couvrent un terrain séculairement voué aux batailles. Elles ont vu, à Bouvines, nos minces des Communes abattre l'orgueil d'un empereur allemand déjà assoiffé de conquêtes. Elles ont vu, à Roosebeke, le roi de France Charles VI écraser

Jacques Arteveld. Elles ont contemplé les victoires de Turenne et de Villars et frémi devant la retraite des soldats de Vendôme, battus par Marlborough.

En 1794, elles ont assisté à l'attaque irrésistible de Mac Donald sur Roulers. Et elles ont regardé passer, éperdus et hagards, les débris de la Grande armée, en fuite après Waterloo.

Comment ces vastes plaines, sans eaux profondes, sans forêts, sans monts, n'auraient-elles pas appelé irrésistiblement les grands déchaînements de la guerre ? Il n'existe pas de champ de bataille plus propice aux actions décisives.

La campagne s'y déroule si unie et si plate que les rivières n'y peuvent trouver de pente pour accélérer leur cours, et qu'elles seraient inévitablement refoulées par la marée montante sans un système compliqué d'écluses. Au-dessus de ce sol flotte une brume perpétuelle.

Cette fin d'octobre 1914 va amener là le plus formidable duel de l'Histoire.

Le marin de Bretagne, le poilu de Paris et des provinces y fraternisent avec le goumier basané du Sahara et le Sikh de l'Inde à l'aspect hiératique sous son énorme turban kaki.

L'écosse aux jambes nues y est devenu le compagnon d'armes du Bambara soudanais aux joues tailladées.

Le marocain à l'œil d'escarboucle voisine, dans la tranchée, avec le carabinier wallon ou le mitrailleur flamand au regard placide et bleu.

Des hommes sont venus ici de tous les coins de la terre pour faire reculer la ruée formidable de cette armée germanique dont le cri de guerre est devenu maintenant : « Nacho Calais !! »

Maîtresse de la côte, l'armée du Kaiser pourrait aisément se frayer un chemin vers Paris par la Normandie et l'Île de France.

Les Allemands ne doutent pas du succès; et Guillaume II, rentré à Luxembourg le soir de la Marne, fait annoncer son retour au milieu de ses troupes pour présider à leur triomphe.

Mais les Alliés attendent le choc avec calme et résolution.

Au Grand Quartier Général français, les généraux Belin et Berthelot ont fait preuve d'une telle maîtrise dans l'organisation des transports que, nuit et jour, les trains débarquent, à l'endroit et au moment voulus, de nouvelles troupes.

Ainsi, l'armée d'Urbal reçoit de très gros renforts.

Augmentée peu à peu de quatre nouveaux corps d'armée, elle va constituer l'armée de Belgique.

Le 18 octobre

Notre cavalerie atteint Roulers et Cortemark; et, vers le même temps, notre extrême gauche, qui se trouvait à Noyon six semaines auparavant, parvient jusqu'à Nieuport.

La coordination voulue par Joffre est en train de se réaliser.

Une solide barrière vient de s'établir à l'aide de cinq armées : Trois françaises, une anglaise et une belge.

Foch s'est juré de ne pas céder, inaugurant ainsi cette guerre de forteresse dont l'ennemi a déjà donné l'exemple sur d'autres points, et qui va bientôt s'imposer comme une règle commune et inévitable aux deux adversaires.

Forte d'à peine 49000 fusils, l'armée belge était arrivée, le 14 octobre, à Nieuport, dans un effroyable état d'épuisement. « *Nous sommes des morts vivants* » répétaient de malheureux fantassins qui, depuis leur sortie d'Anvers, avaient passé par les épreuves et les privations les plus cruelles.

Maîtrisant son abatement, cette petite armée s'établit au nord et à l'extrême gauche de la ligne alliée, le long de l'Yser, de Nieuport à Dixmude.



Les Anglais, une fois leur concentration achevée, se formèrent au centre et à droite, dans la région de la Lys, et occupèrent Ypres.

Les Français, eux, furent répartis un peu partout, formant les gros bataillons de résistance, étayant de tous côtés leurs alliés, prêts à se porter, à chaque instant, au secours de l'un ou de l'autre.

De leur côté, les Allemands ont massé entre la Lys et la mer quinze corps d'armée, qui vont bientôt se grossir de quatre autres, et quatre corps de cavalerie.

Leur plan tient en deux opérations: d'abord, tourner notre gauche en longeant la mer, ce qui provoquera la bataille de l'Yser ; ensuite, percer notre front en quelque endroit de la grande plaine flamande, pour essayer, aussitôt après, de déborder notre droite, ce qui déchaînera la bataille d'Ypres.

Il s'agit de pousser l'exécution de ce plan avec vigueur et promptitude, car le Kaiser a signifié à ses soldats qu'il voulait être à Ypres le 1er novembre, pour y proclamer l'annexion de la Belgique.

La bataille de l'Yser s'engage le 16 octobre. A cette date, le front franco-belge entre Dixmude et la mer est jalonné par les villages de Beerst, Keyem, Leke, Saint-Pierre-Capelle et Slype. Il suit à peu près la ligne du chemin de fer routier d'Ypres à Ostende.

L'ennemi prononce une première attaque, appuyée seulement par des batteries de 150 car il n'a pas eu le temps d'amener les grosses pièces qui ont détruit les forts d'Anvers. Dès le lendemain y, l'arrivée de nos renforts d'artillerie permet d'enrayer cette offensive.

Le 19 octobre

Les Allemands la reprennent et enlèvent, ce jour-là, aux Belges les villages de Leke, Keyem et Beerst. Arrive alors un ordre de repli le long de la rive de l'Yser, car l'Etat-Major belge estime la ligne du chemin de fer routier d'Ostende à Ypres trop longue pour être efficacement défendue.

Comme conséquence de ce mouvement, la cavalerie du général de Mitry, qui occupait Thourout, est obligée de reculer sur Loo.

Notre nouvelle ligne trouve son principal défaut dans la boucle de la rivière, entre Shoorbake et Tervaete. C'est donc par là que les Allemands veulent essayer de la rompre.

A Lombaertzyde, ils contraignent les avant-postes belges à se replier Mais ils vont surtout frapper à coups redoublés autour de Dixmude, qui se trouve désormais en flèche et constitue un dangereux saillant. Tête de pont sur la rive droite de l'Yser, la ville commande la route de Dunkerque, comme Ypres commande la route de Calais.

Aussi, à partir du 19 octobre, l'ennemi conduira-t-il parallèlement ses attaques contre le front belge et contre Dixmude.

En occupant ainsi nos troupes de deux côtés à la fois, il espère les empêcher de se porter mutuellement secours.

Dixmude, qui va devenir le foyer le plus ardent de cette lutte, s'élève dans l'angle formé par la rivière, large d'une quinzaine de mètres, et par le canal d'Handzaëme, mince filet d'eau coulant dans un lit très profond.

Aux alentours de la ville, au-delà, sur toute l'étendue du champ de bataille jusqu'aux dunes qui bordent le littoral, le pays n'offre qu'un grand golfe desséché, un shoore, comme on dit en Flandre, qui allonge à perte de vue ses pâtis et ses guérets sillonnés par des canaux d'irrigation, les watergands.

Quelques bouleaux et des saules s'érigent en bouquets isolés.

Surmontées de moulins hissés sur chevalets, de longues digues traversent ce pays extraordinairement plat qui doit se défendre contre les crues subites de l'Yser.

Les Belges ont dû replier le gros de leurs troupes derrière la ligne du chemin de fer de Nieupoort à Dixmude, en ne conservant, en première ligne, que l'artillerie et une brigade d'élite commandée par le colonel Meiser.

Celle-ci occupe Dixmude, où elle trouve la brigade des 6000 fusiliers marins.

Composée en majorité de Bretons, cette brigade de marins a reçu pour chef l'amiral Ronarch à qui Foch a dit :

« Il faut tenir à tout prix, mais dans quatre jours vous serez relevés ».

Et malgré les assauts les plus acharnés, le feu le plus infernal, Ronarch et ses gars héroïques tiendront pendant vingt-cinq jours.

Dès que l'armée du duc de VVurtemberg a atteint l'Yser, en traînant avec elle une formidable artillerie, Dixmude devient son principal objectif.

LA BATAILLE DE L'YSER : DIXMUDE

Le 17 octobre, les maisons commencent à s'écrouler dans les flammes. La ville est évacuée par ses habitants.

Nos fusiliers marins, une poignée de gardes les fantassins du colonel Meiser vont rivaliser de vaillance et de ténacité pour empêcher l'envahisseur de rompre la ligne.

A 300 mètres des Allemands, les marins s'installent dans des tranchées profondes de 1.7m et soigneusement recouvertes avec des mottes de terre glaise.

En ce terrible « mouillage » où leur amiral les a « amarrés », ils vont continuer d'observer stoïquement la rigide discipline du bord. Si leur âme est prête au sacrifice, rien n'échappe à leur œil habitué à sonder les vastes horizons, et ils commencent à faire abattre, à l'aide des petits canons belges, les moulins voisins dont chaque mouvement d'ailes apporte un signal à l'ennemi.

Dans les premiers jours, une visite vient encore exciter leur courage : celle d'un officier en tunique noire sans galons, très grand et très pâle : le roi Albert 1er par la pression émue des rudes mains qu'il serre, il comprend de suite que ce suprême coin de son royaume sera défendu avec une magnifique opiniâtreté.



Le 21 octobre, un bombardement en régie fait rage sur Dixmude.

Marmites et shrapnells transforment le ciel en une voûte de fer et de feu. L'église et le beffroi s'embrasent, tandis que se multiplient dans les tranchées et dans la ville les hécatombes de Belges et de Français.

Puis des trombes d'infanterie allemande s'élancent à l'assaut, dans un coude à coude qui se resserre sans cesse, malgré les sanglantes trouées que creusent en elles les fusils et les mitrailleuses des marins.

Cet effort se brise contre la ligne infranchissable de nos tranchées; et c'est en vain que l'ennemi renouvelle ses tentatives. C'est en vain qu'il reprend le bombardement sauvage. Ses batteries lourdes sont habilement dissimulées derrière le château de la Tour Blanche, dénommé par notre Etat-major « château de Woumen. »

Une feinte à l'est ne réussit pas mieux. Prévenu à temps, Ronarch envoie des réserves qui, malgré leur faiblesse numérique, font rebrousser chemin à cette pointe d'attaque, imprudemment aventurée.

Tandis qu'à Dixmude deux seules brigades tenaient ainsi tête au nord la boucle de l'Yser courait les plus graves périls.

Les réserves belges chargées du secteur situé entre Dixmude et Nieuport commençaient à s'épuiser.

Heureusement, le 21 au soir, dans Furnes, où le roi Albert a établi son Quartier Général, retentit une fanfare française : la Sidi-Brahim. C'est le **16e bataillon de chasseurs** qui accourt, en avant garde de notre 42e division.

Elle est commandée par un chef dont la physionomie est vite devenue populaire, ce Grossetti ventru, jovial et intrépide, qui se bat à la manière de Henri IV, en faisant des mots et en cognant comme un sourd.

Sans perdre une heure, il réoccupe Lombaertzyde et pousse vers Ostende, pendant que Mitry à sa droite, entraîne ses cavaliers vers la forêt d'Houthulst et enlève Bixschoote.

Les Allemands n'en foncent que plus rudement sur le centre et la ligne tenue par les Belges. Ils s'emparent de Tervaete, petit village situé en aval de Dixmude, et le conservent malgré une violente contre-attaque déclenchée, dès le lendemain, par nos Alliés.

Les fusiliers marins de Ronarch ont pu secourir les Belges, car, installées à Vladsloo, Eessen et Clercken, de nombreuses pièces lourdes les couvrent de feux dans Dixmude. La ville peut être prise à revers, maintenant que l'ennemi a forcé l'entrée de la vallée de l'Yser.

Le 24 octobre, pour prévenir une attaque de flanc, Ronarch envoie, le commandant Rabot à Oudstuyvekenskerke pour établir une ligne de défense face au nord. Mais l'envahisseur est déjà parvenu à déloger les divisions belges de la vallée de l'Yser. Il lance deux assauts entre Pervyse et Ramscapelle, afin de les chasser de leur seconde ligne de défense, constituée par la voie ferrée de Nieupoort à Dixmude.

Avec l'aide de la division Grossetti, nos alliés maintiennent leurs positions.

Néanmoins, la situation devient de plus en plus critique. Sous la pression des incessants renforts que reçoit l'ennemi, nos lignes, fortement ébranlée faiblissent, vacillent, menacent de se rompre.

Toujours maître de Tervaete et de la vallée de l'Yser, le Commandement allemand pousse de nouvelle masse vers Dixmude, où il espère emporter la décision de la bataille.

Après avoir franchi la rivière, les divisions bavaroises et wurtembergeoises parviennent aux abords de la ligne du chemin de fer Nieupoort-Dixmude, et, menaçant ainsi notre deuxième position de défense, enlèvent Pervys et Ramscapelle

Le 24, Grossetti a reçu cet ordre de d'Urbal:

« La ligne de l'Yser doit être maintenue ou rétablie à tout prix. »

Arrêtant sa marche vers Ostende, il va lancer la brigade Bazelaire sur Pervyse.

Bien retranchés et disposant d'une redoutable artillerie, les Allemands font pleuvoir une grêle de shrapnells sur nos soldats, dont la marche est d'abord hésitante. « Ouvrez vos parapluies ! » clame Grossetti.

Rassérénés par ce mot, nos soldats enlèvent leurs sacs et s'en couvrent la tête. L'audace goguenarde de leur chef a trouvé mieux pour stimuler leur élan. Plein de mépris pour les volées de mitraille qui balaient la route, Grossetti s'y installe, fait apporter deux chaises ; et, pendant une demi-heure, il dicte là ses ordres et reçoit les officiers envoyés aux renseignements. Un major anglais, en particulier, est saisi d'admiration devant cette impassibilité héroïque qui passe de loin le flegme britannique. La ville est reprise. De son côté, le commandant Rabot, avec les fusiliers marins, a réussi à réoccuper Ramscapelle.

Pendant ce temps, à Dixmude, Ronarch continuait de tenir. Malgré nos contre-offensives qui les repoussent sans cesse, les Allemands font preuve d'une audace extraordinaire.

Dans la nuit du 25 octobre, un de leurs détachements réussit à se faufiler, sans être vu, entre deux tranchées et à pénétrer dans la ville par la voie du chemin de fer.

L'adversaire enlève le médecin principal Duguet, un aumônier, l'abbé Le Helloco, le capitaine de frégate Jeannot, et lâchement il fusille ces prisonniers. Mais les nôtres accourent, cernent les Allemands et les abattent sans pitié.

Le moral des fusiliers ne se laisse pas entamer par la chute des 280 et des 320, qui bouleversent leurs frêles tranchées.

Pas une minute de répit pour ces infatigables que les Allemands ont vite appris à redouter et qu'ils ont surnommés, pour leur grâce juvénile, « les demoiselles au pompon rouge ». Ils ne quittent l'intenable tranchée que pour pousser dans la direction de l'ennemi des pointes hardies et toujours effroyablement meurtrières.

Leur effectif fond avec une incroyable rapidité.

Le 26, ils voient leurs rangs clairsemés se grossir de nouveaux compagnons d'armes qu'on a un peu trop oubliés dans les hommages rendus aux défenseurs de Dixmude.

Ce sont les **tirailleurs sénégalais du 4e bataillon du Maroc** (commandant Frérejean) et du **1e bataillon d'Algérie** (commandant Brochet)

Ces braves, qui viennent de livrer de terribles combats autour d'Arras, prennent tout de suite, avec leur fatalisme résigné, leur part des périls et des sacrifices. Sans être relevés ni renforcés, ils vont soutenir jusqu'au bout les chocs furieux et le bombardement ininterrompu qui aura vite fait de les décimer.

La brigade belge Meiser ne se montre pas en reste d'héroïsme.

Partout où l'appelle sa place de combat, elle résiste à la poussée progressive de l'ennemi avec une vaillance et une abnégation admirables.

Le 12ème de ligne belge doit soutenir un violent combat près du canal d'Handzaëme, dans des prairies qui, en raison d'un lointain souvenir de bataille, portent un nom prédestiné : Le Puits de sang.

En vain, la vague allemande déferle, à grand fracas de cris et de chants, jusqu'au bord des tranchées. Les Belges, par leur fusillade bien ajustée et bien nourrie, par leurs mitrailleuses et par ces petits canons qu'ils ont baptisés Klakke-bussen ouvrent dans les rangs des assaillants, ivres d'alcool et de rage, de si larges trouées que ceux-ci se terrent avec effroi, puis sont contraints de se replier.

Jusqu'à la fin d'octobre, les combats vont se succéder quotidiennement avec le même acharnement, non seulement autour de Dixmude, mais jusqu'aux dunes de la mer du nord.

Sur cette mer elle-même, le canon tonne, car l'amiral anglais Hood, avec des monitors et des croiseurs, bombarde les forces allemandes qui s'aventurent trop près du littoral.

Sur l'Yser, la mêlée se fait plus dense et plus forcenée. Les artilleries adverses sont souvent obligées de se taire, parce que les lignes de l'ennemi se confondent avec les nôtres. De furieux corps à corps se multiplient où l'on joue de la baïonnette, du revolver et de la crosse de fusil.

Pour franchir les canaux, les fantassins allemands ont été munis de planches et ils s'élancent à l'attaque en s'en couvrant comme de boucliers. En arrivant à la rive, ils les jettent en travers des deux berges, puis courent à nos retranchements.

Mais ils n'y parviennent qu'en assez petit nombre; et, fauchés par les mitrailleuses, rejetés à la baïonnette, nombreux sont ceux qu'on verra tout à l'heure flotter inanimés sur les eaux du canal.

Les cadavres s'accumulent par monceaux sur les rives de l'Yser et rougissent son cours indolent. Plus d'une fois, ils forment; en travers des canaux des barrages si hauts et si compacts que l'eau, en refluant, déborde sur les rives. Ces hécatombes, dans la boue détrempée des plaines et la souillure des marécages, laisseront à cette bataille le plus sinistre renom.

Mais l'effort germanique désespéré et sans cesse appuyé de forces nouvelles n'allait-il pas finir par triompher ? Épuisés, dénués de réserves, les Belges pourraient-ils tenir encore longtemps

Grossetti et sa 42e division allaient-ils suffire au rétablissement de la situation?

Le 26, les Belges n'avaient plus pour toute ligne de protection que la chaussée du chemin de fer de Nieuport à Dixmude. Foch pourra dire plus tard : « *Ce talus de 1,20m nous a tous sauvés.* »

Notre Haut Commandement, jugeant l'heure particulièrement critique, appela à son aide un allié suprême : L'inondation.

N'avait-elle pas jadis sauvé la Hollande (de la marche victorieuse de Louis XIV) ?

Il paraît à peu près établi que celui qui eut le premier cette idée fut M. Charles Louis Kogge, « garde wateringue du nord de Furnes ».

Chargé du contrôle des grandes écluses de Nieuport qui distribuent les eaux dans les canaux de toute la région, il savait à quelles conditions il était possible de submerger lit plaine.

Il présenta à l'Etat-Major belge un rapport où il montrait qu'en se servant de la chaussée du chemin de fer Nieuport-Dixmude comme d'une digue et en perçant les rives de l'Yser, on pourrait aisément « tendre les inondations »

Mis de suite au courant du projet, Foch commença par hésiter. Le talus de 1.20m qui abritait les restes de l'armée belge résisterait-il à la poussée de l'eau?

L'inquiétude qu'il éprouvait d'une situation de plus en plus grave le décida promptement, et le plan soumis par la garde wateringue fut adopté.

Bientôt l'eau commença à se répandre dans la plaine, non à la façon d'un mascaret, mais lentement, insensiblement! Les Allemands s'étaient étonnés de voir le feu de nos batteries lourdes concentré sur les digues du canal de l'Yser. Bientôt ils surgissaient, effarés, de leurs tranchées inondées, comprenant que les écluses étaient ouvertes. Ils ne perdirent cependant pas courage et nous attaquèrent avec une hâte impétueuse, dans l'espoir d'arriver au talus et de l'enlever avant que le flot, toujours montant, leur en barrât le chemin

Le 29 octobre, leur assaut fut repoussé. Le 30, les Belges qui défendaient Ramscapelle furent assaillis par des hordes hurlantes et frénétiques, serrant leurs rangs dans l'eau qui leur montait à mi-corps, souillées de fange, sordides et hideuses. Forçant à un recul précipité les Belges exténués et par trop réduits en nombre, ces hordes atteignirent la chaussée du chemin de fer.

Le front était percé ; l'inondation semblait déjouée. Mais des renforts nous étaient arrivés l'avant-veille : le 32e corps d'armée, du général Humbert. Tandis que d'Urbal le jetait vers le sud, l'inlassable 42e division accourait vers Ramscapelle et Grossetti allait encore une fois sauver la situation.

Toutes nos batteries tonnent et empêchent l'ennemi de déboucher. Fantassins, **zouaves**, **tirailleurs**, **chasseurs à pied**, soutenus par trois bataillons belges, sont lancés sur Ramscapelle.

Nous essayons un échec ; mais notre artillerie redouble de violence. Zouaves et tirailleurs, grossis par **un bataillon du 131ème**, s'élancent de nouveau et, à la chute du jour, Ramscapelle est enlevé, les Allemands sont rejetés dans les eaux à la baïonnette. Une multitude de cadavres feldgrau flotte sur la lagune, tandis qu'Humbert contre attaque violemment au sud-est de Dixmude.

Trois jours plus tard, la 42e division entrait en liaison avec les fusiliers marins de Ronarch et attaquait, de concert avec eux, le château de la Tour Blanche (ou de Woumen)

Mais avec ses caves bétonnées, ses chevaux de frise, ses fourrés barbelés, tout son ensemble formidable de défenses, le château se trouve à l'abri des bombardements par 75 et 90 et, la mort dans l'âme, nous devons abandonner la partie.

L'inondation, heureusement, allait se charger de réparer cet échec.

A notre gauche, l'ennemi était déjà contraint d'abandonner la rive gauche de l'Yser, en aval de Dixmude. Nos reconnaissances réoccupaient tous les passages. L'ennemi en retraite abandonnait des prisonniers, des blessés et des batteries enlisées. La grande nappe liquide s'étalait sur une longueur de trente kilomètres et une largeur de cinq, entre Dixmude et Nieuport.

Pendant ce temps, Dixmude achevait de mourir.

Ses carrefours étaient transformés en charniers.

Pendant huit jours, le bombardement redoubla, s'acharnant particulièrement sur le cimetière.

Les mêmes assauts furieux continuaient à se succéder contre nos tranchées, presque toujours reprises aussitôt que perdues. Mais les Allemands, recevant des renforts, se décident à sacrifier dix mille hommes pour prendre Dixmude et passer l'Yser.

Sous cette formidable poussée, nos premières lignes finissent par craquer du côté de la route d'Essen. Nos sections décimées se replient en bon ordre vers la ville et s'y barricadent.

Mais le sort de Dixmude est déjà décidé.

On est au 10 novembre.

L'ennemi surgit maintenant de tous les côtés, à droite, à gauche, devant, derrière, traquant dans leurs réduits suprêmes marins, Sénégalais et Belges.

Une effroyable mêlée, un enchevêtrement inextricable d'hommes qui luttent en désespérés, ensanglantent les derniers quartiers restés entre nos mains.

On se bat à la baïonnette, à coups de crosses, à coups de pierres, à coups de poing.



Les Allemands ont réussi à faire des prisonniers, qu'ils réunissent au bord de l'Yser. Parmi eux se trouve le lieutenant de vaisseau Sérieyx, grièvement blessé à l'épaule.

Lâchement, les Allemands poussent ces prisonniers vers la rivière, en direction de nos tranchées, et s'abritent derrière leurs corps.

Ils ordonnent au lieutenant de vaisseau de sommer les défenseurs de se rendre.

« Y pensez-vous ? répond froidement Sérieyx. Ils sont dix mille vous n'êtes qu'une poignée. Comment voulez-vous qu'ils se rendent ? »

Mensonge héroïque, car il peut attirer en quelques secondes la mort sur son auteur.

Mais, brusquement, la fusillade éclate sur la droite de l'ennemi. Sérieyx fait signe à ses hommes; et, leur donnant l'exemple, il se jette dans l'Yser, nage vigoureusement de son bras valide et réussit avec quelques marins à gagner l'autre rive.

C'est l'heure suprême où, après vingt-cinq jours d'endurance surhumaine, la défense en est réduite à ses derniers soubresauts, et où il va falloir abandonner ce monceau de ruines et de cendres qu'est devenue la calme et silencieuse petite ville flamande.

Tandis que sonne le clairon de la retraite, les plus entêtés à combattre brûlent leurs dernières cartouches derrière les débris fumants des barricades, puis refluent sur l'Yser dont l'amiral s'apprête à faire sauter les ponts.

L'ennemi n'a pu passer la rivière et il ne passera pas. Les deux tiers des pompons rouges sont tombés pour lui barrer la route.

Par suite de l'inondation, Dixmude martyre ne pouvait plus remplir son rôle de tête de pont. Derrière elle s'étendait une nappe d'eau d'une lieue de large, infranchissable à l'armée la mieux outillée. Dunkerque n'avait plus rien à redouter.

Les armées du kronprinz Ruprecht de Bavière et du duc Albrecht de Wurtemberg avaient vainement laissé plus de cent mille hommes dans l'herbe des prairies, le limon des marais ou les eaux ensanglantées.

Pour tout espoir, il ne restait plus à l'ennemi qu'à fondre, au sud, sur Ypres, en prenant pour seul objectif: Calais.

Ce sera la bataille d'Ypres

LA BATAILLE D'YPRES

Sans se laisser décourager par leur échec sur l'Yser, les Allemands allaient essayer de frapper un coup décisif. N'ayant pu tourner sur la côte notre flanc désormais inaccessible, ils voudront tenter de percer notre front sous le choc de forces considérables et sans cesse accrues.

Le 18 octobre, notre cavalerie avait atteint Roulers et Cortemark. En même temps, le général Bidou, commandant les 87e et 89e divisions territoriales, organisait à Ypres un contre-défensif pour donner la main à l'armée belge.

Ypres, la vieille cité marchande du moyen-âge, allait devenir l'axe d'une lutte dont elle sera la fière victime.

Sa situation topographique va rendre difficile et longue sa retraite, car elle forme un saillant des plus mal couvert, dont la pointe s'accuse au village Subürb.

Le Commandement ennemi a massé dans la région quinze corps d'armée sous les ordres du kronprinz de Bavière, du duc de Wurtemberg, du général von Fabeck et du général von Deimling.

Deux de ces corps sont composés, pour la



plus grande part, de jeunes volontaires universitaires qui marchent enivrés par la certitude de la victoire.

Au début de la bataille, les alliés sont loin de pouvoir disposer de troupes aussi nombreuses.

Cent mille hommes seulement vont se heurter à cinq cent mille.

Plus tard, au cours de cette mêlée de trois semaines, désespérée et furieuse, même avec les renforts qui arriveront à Foch, l'égalité numérique ne pourra jamais être atteinte.

Heureusement, tant que la lutte se disputera, la plus étroite fraternité d'armes ne cessera d'unir les Français de l'armée d'Urbal aux Anglais du maréchal French et des généraux Douglas Haig, Rawlinson et Allenby.

Ce sont les Anglais qui vont supporter le premier choc. Ils sont soutenus par les éléments français dont on a pu disposer, notamment par le 2e corps de cavalerie de Mitry.

Le 19 octobre

French espérait encore prendre l'offensive sur Bruges et Gand. Son 1e corps d'armée (Douglas Haig) se met en marche dans cette direction; mais, **dès le 21**, il est arrêté à Saint-Julien, tandis qu'à sa droite, le 3e corps britannique subit un assez grave échec à Comines, sur la Lys.

La poussée ennemie fait reculer en même temps les territoriaux de Bidou et les cavaliers de Mitry. Haig juge alors prudent de différer son offensive; Et, durant deux jours, il ne peut résister que difficilement à de fougueuses attaques, tandis que, se reliant à Dixmude, Mitry forme barrière au nord.

Mais Foch, ainsi que French, croit à l'opportunité d'une offensive dans le Nord, car il a appris que les Allemands avançaient avec lenteur et qu'ils étaient sur le point de manquer de munitions.

De plus, en cas de repli, la retraite dans la région d'Ypres serait si difficile qu'il n'était que prudent de porter la bataille plus en avant. Tandis que notre 9e corps (général Dubois) progresse sur Passchendaele, Mitry reprend Bixschoote (**37^e RI**).

Mais l'ennemi riposte si vigoureusement que c'est tout juste si, **le 24**, nous avançons d'un kilomètre. Trois jours après, les rangs ennemis se grossissent d'une partie des forces chassées par l'inondation.

Le 27 octobre

Mitry avance légèrement au nord de Langemark, mais la division Rawlinson, assaillie par des masses énormes d'infanterie, est obligée de rendre le terrain conquis.

La progression des alliés se trouve décidément arrêtée; et même les troupes britanniques fléchissent gravement. La concentration germanique est opérée. Ypres devra supporter les plus âpres assauts.

Guillaume II a fait savoir à ses soldats qu'il assisterait à la bataille, et qu'il entendait faire à Ypres une entrée triomphale, en attendant d'atteindre Calais.

Aussi le kronprinz de Bavière a-t-il écrit, de Douai, dans une lettre lue à ses troupes, que « *le coup décisif allait être frappé* »

Le général von Deimling annonce, par une



proclamation, que la victoire sera aisée à remporter, car on ne combat que « *des Anglais, des Hindous, des Canadiens, des Marocains et autres racailles de cette sorte.* »

Le 29 octobre

Huit corps d'armée se jettent impétueusement à l'assaut. Ypres, que nos troupes sont obligées de traverser, devient le but d'un infernal bombardement. Une division du 32e corps, qui vient d'arriver en automobile, fait belle contenance et même parvient, ainsi que le 32e corps, à avancer.

Mais, le lendemain, après une alternative de succès et de revers, le 1e corps anglais est obligé de céder devant des forces très supérieures et de laisser aux Allemands le village de Klein-Zillebeke. Une perte plus grave encore, celle d'Hollebeke, livre à l'ennemi une des voies d'accès d'Ypres et va lui permettre d'approcher de très près la ville. Prévenu à temps, Dubois envoie trois bataillons de zouaves reprendre le village. Ils y réussissent par une véhémence contre-attaque.

Le 31 octobre, renforcés de divisions françaises envoyées par Foch, les Anglais reprennent hardiment l'offensive.

Mais un nouvel assaut des Allemands emporte Hollebeke, Zandvoorte et Gheluvelt, ainsi que Messines.

Dans ces conditions, notre front est percé et il semble, hélas que rien ne peut plus empêcher l'ennemi de faire sur Ypres la trouée qu'il espère si ardemment.

Déjà, entre Wytschaete et Saint Éloi, une colonne bavaroise fonce droit sur Ypres; et, en arrière de Saint Éloi, on n'est pas encore arrivé à rétablir la ligne britannique crevée. En outre, nos contingents qui occupent l'extrême front vont être coupés de leur ligne de retraite.

Mais un chef plein de décision, le général Moussy, se trouve là. Il a été détaché en mission auprès du général Haig.

Comprenant le péril et qu'il faut à, tout prix repousser l'audacieuse colonne bavaroise avant qu'elle n'ait eu le temps de se retrancher, il envoie son escorte à la recherche de renforts. Ses cavaliers lui rendent compte que les unités voisines sont toutes engagées; le général Moussy renvoie son escorte vers l'arrière, avec ordre de ramener tous les hommes valides qui seront rencontrés.



Bientôt sont ramenés deux cent cinquante hommes portant les uniformes de toutes armes, des « spécialistes », des ouvriers et employés militaires de toutes catégories : Cuisiniers, tailleurs, cordonniers, secrétaires d'Etat-major, ordonnances, puisatiers, appartenant pour la plupart au service auxiliaire :

« *Mes enfants, leur dit le général, la situation est critique. Nous allons nous dévouer pour la sauver* »

Les cuirassiers de l'escorte prêtent leur sabre ou leur lance à quelques-uns de ces singuliers combattants, presque tous désarmés, puis mettent pied à terre.

A leur tête, Moussy s'élance.

La petite troupe se défile derrière les ondulations du terrain, avance par bonds, se rapproche peu à peu des Bavarois. Puis, tout à coup, ceux-ci entendent une grande clameur et

voient se ruer sur eux une bande gesticulante et frénétique dont ils n'ont pas le temps de reconnaître l'allure ou le nombre.

Et, alors une lutte disproportionnée s'engage entre les ennemis aguerris, bien équipés, bien armés, et ces fantassins d'occasion qui brandissent des armes hétéroclites.

L'élan est si impétueux, le choc si violent qu'une sorte de panique irraisonnée s'empare de ceux qui tout à l'heure menaçaient la ville et qui maintenant, faisant demi-tour, s'enfuient à toutes jambes vers leurs lignes.

Cette charge héroïque devait rester célèbre à l'armée de Belgique, et, le soir du 31, on disait dans les tranchées que le général Moussy avait sauvé Ypres.

Sur presque toute l'étendue du champ de bataille, les événements continuaient à donner les plus sérieuses inquiétudes. Un effroyable bombardement faisait rage et venait de tuer l'un des divisionnaires de Haig et de blesser l'autre. Dans l'angoisse qui commençait à l'envahir, le maréchal French songeait à l'abandon de la cité. Il se rendit à Vlamertinghe, au Quartier Général de d'Urbal, pour lui soumettre la décision à laquelle il se croyait réduit, et prendre ses avis.

Heureusement, il trouva Foch dont l'optimisme le réconforta. Il expédia de nouveaux ordres (les ordres de Foch) à l'armée britannique. En dépit du péril et du sort contraire, o allait tenir.

Vaillamment, les Anglais contre attaquèrent dans l'après-midi.

Le 2e régiment du Worcestershire, en particulier, livra un magnifique assaut et reprit Gheluvelt. A ses côtés, [notre 32e d'infanterie](#) sut se montrer digne de sa vieille réputation. [Le 4e zouaves](#) fit aussi merveille. Haig écrira, le soir de la bataille: « Les troupes anglaises et françaises combattirent côte à côte sous le commandement de l'officier le plus élevé en grade, en union si complète qu'elles ne tardèrent pas à se trouver complètement mélangées. » C'était porter la fraternité d'armes à son maximum.

Bientôt, Messines était repris à la force des baïonnettes et notre ligne devant Ypres se retrouvait intacte.

Dans la nuit de ce même 31, une attaque était entreprise par les troupes françaises contre le château d'Hollebeke. Elle avait été confiée aux 9e et 16e brigades de dragons qui mirent pied à terre.

Mais les Allemands ne se laissent pas surprendre. Ils ont disposé autour du château des embuscades qui reçoivent notre avant garde par une vive fusillade.

Dissimulés en d'étroits fossés, où ils ne trouvent qu'un faible abri, les dragons tiennent, dans les plus dures conditions, jusqu'aux dernières heures de la matinée.

De terribles feux d'artillerie et de violentes contre-attaques d'infanterie rendirent impossible l'assaut du château.

La 16e brigade ayant été attaquée par des forces prussiennes supérieures en nombre, les hommes se défendirent à coups de crosse de mousqueton quand les munitions furent épuisées.

Le 1 novembre, les Anglais perdirent encore Wytschaete, Messines et la crête couvrant Ypres. Mais notre 91e corps reprit Wytschaete. Ensuite les corps Humbert, Dubois, de Mitry et Conneau déclenchèrent simultanément une contre-offensive au nord et au sud d'Ypres, continrent la poussée de l'ennemi et le firent même légèrement reculer. Guillaume II, découragé, regagna Luxembourg.



Jusqu'au 6, une sorte d'accalmie persista. Puis ce fut un déchaînement effroyable d'artillerie.

L'élite allemande allait tenter la ruée suprême, car la Garde prussienne, commandée par le général von Plattenberg, entraînait en ligne.

Huit jours durant, un véritable raz de marée essaya de submerger nos positions. Trois divisions françaises étaient arrivées à temps pour renforcer les troupes alliées sur les points faibles.

A l'est d'Ypres, les corps Dubois, Balfourier et Haig soutinrent victorieusement le choc. Le 9^e corps, aidé par les divisions territoriales de Bidou et la cavalerie de Mitry, résista vaillamment aux efforts de trois corps allemands qui avaient été lancés, quelques jours auparavant, sur l'Yser, et déjoua ainsi leur intention de nous tourner par le nord.

C'est au cours de ces luttes sans merci que se place un sublime épisode, qui restera dans les mémoires françaises comme un pendant de la mort héroïque de d'Assas. A Drie Grachten, une colonne allemande se porte à l'attaque d'un pont défendu par le **1er zouaves**.

Elle pousse lâchement devant elle des zouaves faits prisonniers. Un instant interdits devant ce spectacle, nos soldats suspendent leur tir. Mais un cri part soudain du groupe des prisonniers, voués à la mort: « *Tirez donc, nom de Dieu, ce sont les Boches!* »

Les défenseurs du pont répondent par une décharge qui couche à terre, avec les Allemands, les zouaves héroïques à jamais inconnus

La journée du 11 fut marquée par plus d'acharnement encore. Parvenues jusqu'à notre première ligne et sous la protection d'un effrayant barrage d'artillerie de 105 et 150 les divisions allemandes, décimées par nos contre-attaques, durent reculer avec des pertes énormes.



Le 13 et le 14, elles essayèrent encore d'ébranler nos lignes. Tentative aussi infructueuse que les précédentes. Enfin, en présence du caractère inexpugnable qu'avaient acquis nos positions, les attaques de l'ennemi se ralentirent, puis cessèrent. Alors, pour se venger de cette résistance, les Allemands s'acharnèrent à la destruction d'Ypres et de ses merveilles architecturales.

La cathédrale et la Halle aux Drapiers s'écroulèrent sous le tir des canons lourds. La vieille cité ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines fumantes.

La seule bataille d'Ypres coûtait à l'ennemi plus de cent cinquante mille hommes.

Le 16 novembre 1914, tombe, MPF, dans les combats de Wytchaete, Jean Léon LAPEYRE ; du 15^e RI.

Mais ce qui restait de la Belgique était sauvé. Dunkerque et Calais voyaient s'évanouir la menace qui pesait sur eux. L'invasion se trouvait solidement endiguée dans une France délivrée. La victoire des Flandres continuait la victoire de la Marne

La guerre de mouvement était terminée pour longtemps, et toujours face à face les deux armées allaient se stabiliser pendant longtemps dans les tranchées

Wikipedia 

15^e Régiment d'infanterie

Création et différentes dénominations

- [1576](#) : Création d'une compagnie des Gardes de [François de Valois, duc d'Alençon](#).
- [1597](#) : prend le nom de [régiment de Balagny de Montluc](#).
- [1661](#) : Renommé [régiment de Rambures](#).
- [1676](#) : Renommé [régiment de Feuquières](#).
- [1700](#) : Renommé [régiment de Leuville](#).
- [1718](#) : Renommé [régiment de Richelieu](#).
- [1738](#) : Renommé [régiment de Rohan](#).
- [1745](#) : Appelé [Régiment de Crillon](#)¹.
- [1746](#) : Renommé [régiment de La Tour du Pin](#)¹.
- [1761](#) : Renommé [régiment de Boisgelin](#).
- [1763](#) : Renommé [régiment de Béarn](#), à la dissolution de celui-ci.
- [1776](#) : Le régiment de Béarn est dédoublé.
Les 1^{er} et 3^e [bataillons](#) conservent le titre, les drapeaux et le costume du régiment de Béarn.
Les 2^e et 4^e bataillons forment le [régiment d'Agénois](#).
- [1er janvier 1791](#) : Tous les régiments prennent un nom composé du nom de leur arme avec un [numéro d'ordre donné selon leur ancienneté](#). Le régiment de Béarn devient le **15^e régiment d'infanterie de ligne [ci-devant](#) Béarn**.
- [1793](#) : [Lors du premier amalgame](#) la [15^e demi-brigade de première formation](#) n'a pas été formée.
- [1796](#) : Création de la [15^e demi-brigade de deuxième formation](#)
- [1803](#) : Renommé [15^e régiment d'infanterie de ligne](#)
- [1814](#) : pendant la [Première Restauration](#) et les [Cent-Jours](#), le [régiment garde son numéro](#)
- [16 juillet 1815](#) : comme l'ensemble de l'[armée napoléonienne](#), il est licencié à la [Seconde Restauration](#)
- [11 août 1815](#) : création de la [légion du Finistère](#)
- [1820](#) : la 27^e [légion du Finistère](#) est [amalgamée](#) et renommée **15^e régiment d'infanterie de ligne**
- [Siège de Paris \(1870\)](#) : [devient le 15^e régiment de marche](#)
- [1871](#) : Reprend le nom de **15^e régiment d'infanterie de ligne**
- [1882](#) : Il prend son nom définitif, **15^e Régiment d'Infanterie**.
- [1914](#) : Donne naissance au [215^e Régiment d'Infanterie](#)

Colonels / Chefs de brigade

Cette section est vide, insuffisamment détaillée ou incomplète. [Votre aide](#) est la bienvenue !

- 1788 : colonel [Gilles Dominique de Boisgelin de Kerdu](#) (*)
- 1791 : colonel Michel-Ange de Castellane
- 1791 : colonel Jean Charles de Myon
- 1792 : colonel [Marie Louis de Varennes](#) (*)
- 1793 : chef de brigade Charles Dauriere
- 1795 : chef de brigade [Balthazar Romand](#) (*)
- 1796 : chef de brigade Faure puis colonel en 1803
- 1804 : colonel [Hilaire Benoit Reynaud](#)²
- 1808 : colonel [Paul Louis Marie Dein](#)
- 1813 : colonel Charles Aimable Levavasseur³
- 1830 : colonel [Anatole Mangin](#)
- 1830 : colonel [Charles Jean-Baptiste Parchappe](#)
- 1859 : colonel [Martin Daudel](#)
- 12 septembre 1870 - 25 décembre 1870 : colonel [Joseph Derroja](#)
- 1888 : colonel Jean Edmond Dessirier
- 1940 : colonel Jean Favatier⁴
- 5 juin 1940 : Giubert - Commandant

Historique des garnisons, combats et batailles du 15^e RI

Ancien Régime

Régiment de Balagny

- [1600](#) : [Guerre franco-savoie](#)

Régiment d'infanterie de Crillon

- 1740-1748 : [Guerre de Succession d'Autriche](#)
- [1745](#) :
 - [11 mai Bataille de Fontenoy](#)
- [1756](#) : [Bataille de Fort Oswego](#)
- [1757](#) : [Bataille de Fort William Henry](#)
- [1758](#) : [Bataille de Fort Carillon](#)
- [1759](#) : [Bataille de Fort Niagara](#)
- [1759](#) : [Bataille des plaines d'Abraham](#)
- [1760](#) : [Bataille de Sainte-Foy](#)
- [1760](#) : [Capitulation de Montréal](#)

Guerres de la Révolution et de l'Empire

- [1792](#) :
 - [Siège de Lille](#)
- [1793](#) :

- Lors du premier amalgame la **15^e demi-brigade de première formation**, qui devait créée par l'amalgame des 1^{er} bataillon du 8^e régiment d'infanterie (ci-devant Austrasie), 3^e bataillon de volontaires de l'Allier, 1^{er} bataillon de volontaires de la Gironde et 4^e bataillon de volontaires d'Indre-et-Loire n'a pas été formée.
- 1796 : Armée du Nord
- Création de la **15^e demi-brigade de deuxième formation** avec la :
 - 68^e demi-brigade de première formation(2^e bataillon du 34^e régiment d'infanterie (ci-devant Angoulême), 2^e bataillon de volontaires de Loir-et-Cher, 6^e bataillon de volontaires de la Somme, 6^e bataillon de volontaires de la formation d'Orléans, 13^e bataillon de volontaires des réserves, 25^e bataillon de volontaires des réserves)
- 1799 : Armée de Hollande
- 1800 :
 - Bataille de Biberach
 - Bataille de Hohenlinden
- 1803 :
 - La **15^e demi-brigade** est renommée **15^e régiment d'infanterie de ligne** et incorpore les 1^{er} et 3^e bataillons de la 107^e demi-brigade de deuxième formation.
- 1807 :
 - Bataille de Friedland.
 - Corps d'observation de la Gironde
- 1808 : Armée de Portugal - Guerre d'indépendance espagnole
 - Saragosse,
 - Rio-Secco,
 - Evora
 - Vimeiro
- 1809 :
 - Bataille de la Corogne,
 - Port-Martin
 - Oporto
- 1810 :
 - Astorga,
 - Bussaco
 - Sobral
- 1812 :
 - Bataille de Salamanque
- 1813 :
 - San-Millan,
 - Sorauren
 - Bidassoa
- 1813 : Campagne d'Allemagne
 - Bautzen,
 - Wurschen,
 - 16-19 octobre : Bataille de Leipzig
 - bataille de Hanau.
- 1814 : Campagne de France (1814)
 - 14 février 1814 : Bataille de Vauchamps
 - Bataille de Bar-sur-Aube,

- [Bataille de Reims](#)
- [Bataille de Fère-Champenoise](#)
- 8 juin 1814 retour de prisonniers d'Angleterre

[Officiers](#) tués ou blessés en servant au 3^e [régiment d'infanterie de ligne](#) sous l'[Empire](#) (1804-1815) :

- officiers tués : 36
- officiers morts de leurs blessures : 20
- officiers blessés : 107

1815 à 1848

- [1830](#)
- les 2 premiers bataillons font partie de l'[expédition d'Alger](#)
- bataille de Staoueli le 19 juin
- [prise d'Alger](#) le 5 juillet
- le premier bataillon est à la prise de Blida le 18 juillet, et de Médéa.
- combat le 23 juillet au col de Mouzaïa
- Décembre les deux bataillons font partie de l'expédition sur Médéa.
- Rentre en France fin décembre

- 1830 : Une ordonnance du 18 septembre créé le 4^e bataillon et porte le régiment, complet, à 3 000 hommes⁵.

[Second Empire](#)

- [1855](#) : [Guerre de Crimée, Siège de Sébastopol](#).
- 1870 : [Guerre franco-prussienne](#)
 - 20 juillet : le régiment quitte [Soissons](#) pour se rendre à [Thionville](#) ou il arrive le même jour.
 - 1er août : l'effectif du 15^e régiment est de 61 officiers et 1779 hommes.
 - Le [16 août](#), le 4^e [bataillon](#), formé le 12 août, quitte le dépôt pour créer le [6^e régiment de marche](#) qui formera la 1^{re} brigade de la 1^{re} division du [13^e corps d'armée](#)⁶
 - Le 16 octobre, à la suite de la capitulation de [Soissons](#) l'ensemble des compagnies formant le dépôt du 15^e régiment d'infanterie est fait prisonnier de guerre. L'ensemble du [15e régiment d'infanterie](#) étant prisonnier, celui-ci n'existe plus.
 - 23 novembre : le dépôt du 15^e régiment d'infanterie est réorganisé à [Bayonne](#). Le 1^{er} mars 1871, son effectif est de 12 officiers et 299 hommes⁷.

- - Le 15^e régiment de marche est formé.

Article détaillé : [Régiment de marche](#).

- [21 septembre](#) : [Combat du bois de Vigneulles](#)

1870 à 1914

- [1870](#) : [Perpignan](#)
- [1879](#) : Implantation de l'état major et des deux premiers bataillons à [Castelnaudary](#), le 3^e bataillon sera stationné à [Carcassonne](#).
- [1907](#) : Départ pour Albi.

Première Guerre mondiale

En [1914](#); Casernement : [Albi](#).

À la [32^e division d'infanterie](#) d'[août 1914](#) à [novembre 1918](#).

1914

- Bataille de Morhange ([18](#) au [20 août](#))
- Bataille de Rozelieures ([23 août-1^{er} septembre](#))
- Kortekeer-Cabaret (Belgique) 11/1914
- Seicheperey (St Mihiel)
- [Bataille des Flandres](#) ([novembre](#) à [janvier 1915](#)).

1915

- [février](#) à [août](#) : Champagne, Bois Sabot ([7 mars](#))
- [septembre à novembre](#) : [seconde bataille de Champagne](#), Mont Têtu ([25 septembre](#)), Butte de Tahure

1916

- [Bataille de Verdun](#) : Reprise des forts de Douaumont et de Vaux, Fleury-sous-Douaumont ([juillet –octobre](#))
- Argonne ([septembre à janvier 1917](#)) : Ravin de la Fille Morte

1917

- Secteur de Verdun : cote 304, Mort Homme ([janvier](#) à [juin](#))
- Alsace ([novembre-décembre](#)) : Aspach
- Vosges ([décembre](#) à [février 1918](#)) : Le Voilu

1918

- Alsace : ([février-avril](#)) : Aspach
- Flandres ([mai-août](#)): Le Kemmel, ferme des Pompiers, côte 44
- [bataille de l'Ailette](#) ([août-octobre](#)) : Fresnes, Couvron
- La Serre ([octobre, novembre](#)) : Pouilly, Crécy sur Serre, ferme St Jacques

BATAILLE DE MORHANGE (1914)

bataille de Morhange	
Informations générales	
Date	20 août 1914
Lieu	près de Morhange et de Dieuze, en Lorraine allemande
Issue	victoire allemande
Belligérants	
 France	 Empire allemand
Commandants	
Auguste Dubail Édouard de Castelnau	<i>Kronprinz</i> Rupprecht
Forces en présence	
1 ^{re} et 2 ^e armées	6 ^e et 7 ^e armées
Pertes	
?	?

Zech

Les C

<<< La **bataille de Morhange**, *Schlacht bei Dieuze* pour les Allemands, est l'une des batailles de <<< la Première Guerre mondiale lors de sa première phase (la bataille des Frontières). <<<

<<< Elle se déroule les 19 et 20 août 1914 sur un front qui s'étire sur près de 30 kilomètres et <<< impliquant séparément les villes de Morhange et de Dieuze dans l'actuel département de la <<< Moselle, alors territoire allemand. <<<

<<< En fait, il y a eu deux batailles séparées : celle de Morhange à l'ouest avec le 20^e corps <<< d'armée commandé par le général Foch et celle de Dieuze à l'est avec les 15^e et 16^e corps <<< d'armée commandés respectivement par les généraux Espinasse et Taverna. Les deux villes - <<<

distantes de 14 kilomètres - étaient en effet séparées par les lignes fortifiées des hauteurs de la forêt de Bride tenues par les unités allemandes.

De plus, comme les batailles de Morhange et de Sarrebourg ont eu lieu en même temps, elles sont parfois regroupées sous le nom de bataille de Lorraine.

Cette bataille opposa les troupes françaises et allemandes et se termina par une victoire allemande.

Offensive française jusqu'au 19 août puis terrible défaite à partir du 20 août 1914

La principale offensive française au sud, connue sous le nom de bataille de Lorraine, commence le août lorsque la 1^{re} armée du général Dubail marche sur Sarrebourg alors que la 2^e armée du général de Castelnau se dirige d'une part vers Morhange avec son 20^e corps d'armée et d'autre part vers Dieuze avec ses 15^e et 16^e corps d'armée.

Les Français y sont attendus par les 6^e et 7^e armées allemandes réunies sous le commandement du Kronprinz Rupprecht.

Le *Kronprinz* doit engager le combat avec les forces françaises pour les fixer au centre, pendant que l'aile droite de l'armée allemande, dans le cadre du plan Schlieffen encercle ses adversaires.

Les troupes allemandes qui disposent de plus de mitrailleuses et d'artillerie et d'une doctrine d'emploi beaucoup plus efficace que celle de l'adversaire, infligent ainsi - notamment depuis leurs lignes de défense fortifiées - de très lourdes pertes à l'infanterie française.

Celle-ci encore vêtue d'uniformes datant du XIX^e, avec des capotes bleues et des pantalons rouges, pratique toujours la tactique d'« offensive à outrance » qui fait peu de cas des pertes humaines car basée sur des charges en rangs serrés dès que le contact est établi avec l'ennemi.

Dans ce secteur, la tactique des Allemands est de laisser pénétrer les unités françaises jusqu'à leurs lignes de défense dotées d'artillerie lourde et de mitrailleuses pour les anéantir.

C'est ainsi que les deux armées françaises pénètrent d'une vingtaine de kilomètres à l'intérieur du territoire allemand avant que leurs unités ne soient clouées au sol et leurs effectifs réduits comme peau de chagrin, les survivants étant obligés, le 20 août, de se replier face à la puissante contre-offensive allemande qui déferle sur eux depuis les hauteurs.

C'est ainsi que les « Méridionaux » du 15^e corps d'armée du général Espinasse en avancée dans le secteur de Bidestroff au nord de Dieuze sont pris en tenaille entre les positions allemandes de la forêt de Bride à l'ouest et celles de Bassing au nord. Malgré leur héroïsme et leurs très lourdes pertes (930 « mis hors de combat » sur les 1000 soldats du 3^e bataillon du 141^e RI de Marseille), ils vont être pris comme « bouc émissaire » de la défaite française par le généralissime Joffre puis par le ministre Messimy et ainsi diffamés dans le journal *Le Matin* par le sénateur Adolphe Gervais.

Ce mensonge d'Etat déclenchera une polémique qui perdure aujourd'hui. Deux soldats français notables sont tués dans la bataille de Morhange : Louis Laffitte, ancien secrétaire-général de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Meurthe-et-Moselle, et directeur de l'Exposition Internationale de l'Est de la France à Nancy en 1909 ; et Émile Toussaint, un des architectes de la Chambre de Commerce de Meurthe-et-Moselle, à Nancy. On peut noter aussi qu'un des fils du général de Castelnau a été tué à Conthil le 20 août 1914

La contre-offensive allemande à partir du 20 août

Le *Kronprinz* Rupprecht, déçu par le rôle défensif qui lui a d'abord été assigné, demande à ses supérieurs la permission de contre-attaquer.

« "Soldats de la VI^e armée ! Des considérations d'ordre supérieur m'ont contraint de réfréner votre ardeur guerrière. Le temps de l'attente et du recul est passé. Nous devons avancer maintenant, c'est notre heure. Il faut vaincre, nous vaincrons !" »

— Proclamation du *Kronprinz* de Bavière à son armée¹.

Le 20 août en matinée, la contre-offensive victorieuse débute avec des unités allemandes intactes et très supérieures en nombre qui déferlent des hauteurs. Elle contraint le général de Castelnau à ordonner à ses troupes de se replier et elle force la 1^{re} armée française à évacuer Sarrebourg. Les Allemands ne s'arrêtent pas à la frontière et continuent leur progression ayant pour objectif de prendre Nancy. Un repli en bon ordre qui permet au général de Castelnau (commandant la 2^e armée française) - avec des renforts - de défendre avec succès Nancy au cours de la Grand Couronné qui stoppe l'offensive allemande dans ce secteur.

L'issue de la bataille est incertaine jusqu'au 24 août, jour où la bataille de la trouée de Charmes, une offensive allemande d'ampleur réduite, est lancée. Les Français ont été alertés par des observations aériennes et la progression allemande est négligeable. Le jour suivant, une contre-attaque française récupère le terrain perdu la veille. Les combats continuent avec les batailles du Grand Couronné et de la Haute Meurthe jusqu'à la mi-septembre, lorsque les premières tranchées sont creusées.

La deuxième offensive française en Lorraine du 25 août au début septembre 1914

Ayant arrêté leur repli, à partir du 25 août les unités de la 2^e armée du général de Castelnau - aux effectifs considérablement réduits - exécutent le nouvel ordre d'offensive générale sur le front de Lorraine du Grand quartier général (GQG).

Elles progressent victorieusement vers Lunéville dont elles échouent cependant à s'emparer des hauteurs. C'est le 2 septembre que ce qui reste de son 15^e corps d'armée - intégré à la 3^e armée commandée par le général Sarail - rejoint à marche forcée son aile gauche pour participer à la victorieuse bataille de la Marne qui se déroule sur un front de 250 kilomètres entre Paris et Verdun du 6 au 17 septembre 1914.
